

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,

Par M. Alfred Nettement.

M. Sue a voulu dans ce livre être moraliste. Que ceci ne vous surprenne pas. Je vous ai dit en commençant qu'il avait ouvert au roman une voie nouvelle. A l'heure qu'il est, on n'aura plus besoin de suivre un cours de philosophie ; on n'aura plus qu'à lire les *Mystères de Paris*, pour être un sage parfait et accompli.—Il a été encore quelque chose de plus,—il a été juriconsulte,—car il préconise de toutes ses forces l'emprisonnement cellulaire (qui, soit dit en passant, est la plus barbare et la plus monstrueuse aberration que la postérité aura à nous reprocher). Il va plus loin encore. Son héros, le prince Rodolphe, abolit la peine de mort (quoique le livre tout entier soit le plus terrible argument en faveur de cette peine) et la remplace par l'aveuglement !—O folies, tristes folies de nos modernes moralistes !

Je vais terminer ici la critique des *Mystères de Paris*, critique que je n'ai fait qu'ébaucher, heureusement pour vous, en vous citant quelques pages du meilleur chapitre de M. Nettement, intitulé : Moralité de l'œuvre de M. Sue.

« On l'a dit souvent, et toujours avec vérité, on risque fort de souiller l'âme et la plaçant dans une atmosphère souillée. Il y a pour elle des asphyxies morales, comme il y a des asphyxies physiques pour le corps. Comment veut-on que sa pureté et sa délicatesse ne souffrent point du caractère hideux des tableaux qu'on la force à considérer ? Comment, dans un contact habituel avec le vice dans ce qu'il y a de plus honteux, ne perdrait-elle pas cette chasteté de sentiment et de sensations qui sont à l'âme ce que le velouté est aux fruits ?... »

..... « C'est une singulière manière de se justifier que de dire qu'on ne montre dans un livre que ce qu'on a vu dans la nature et la société. Voltaire répondait à cela par une plaisanterie beaucoup trop vive pour qu'il soit possible de la reproduire, mais qui prouvait du moins que, relativement aux choses qu'on pourrait ou qu'on ne pourrait pas montrer, il ne partageait pas l'opinion singulièrement avancée que M. Thiers mit, dit-on, en action à Grandvaux. Il en est du corps social comme du corps humain ; il y a certaines parties qu'il faut voir, surtout quand les portraits qu'on trace sont destinés à être vus par tout le monde. Or M. Sue n'a pas la ressource de dire qu'il n'écrit que pour certains esprits observateurs qui ont besoin de tout savoir, et qui peuvent tout savoir sans inconvénient. Il écrit dans un journal et le journal, est le livre de tout le monde.... »

Nous avons signalé comme un ridicule, en analysant les types de cette étrange épopée, cette espèce de parti pris de M. Sue, qui trouve systématiquement des excuses aux torts de la plupart de ses personnages, et même à leurs crimes, et qui concentre sur eux tout l'intérêt. Ainsi, chez la Goualeuse, la prostitution est chaste ; chez la Louve, elle est involontaire et pleine de bonnes qualités ; chez le Chourineur, l'assassinat est généreux et honnête ; chez la duchesse de Lucenay, l'inconduite a ses circonstances atténuantes ; chez le vicomte de Saint-Rémy, les actions les plus basses sont le tort de la société ; chez la marquise d'Harville, la vertu accepte des rendez-vous dans les petites maisons ; chez le marquis d'Harville, elle se brûle la cervelle. Il y a là pis qu'un ridicule. Quand le vice cesse d'être vicieux et la vertu vertueuse ; et quand une fatalité, plus forte que la volonté humaine, la domine et la subjuge, toutes les bornes de la morale sont renversées. Les bonnes actions deviennent sans mérite, les crimes sans scélératesse, puisque ceux-ci comme celles-là sont involontaires. Or, c'est là l'esprit général du livre de M. Sue. Partout le crime est excusé, justifié ; les criminels sont fatalement criminels, et l'auteur des *Mystères de Paris* leur trouve de si bons côtés, qu'on est tenté de les regarder comme des opprimés en butte aux persécutions sociales.... »

J'ai dit que le livre de M. Sue était immoral parce qu'il était au vice son véritable caractère. Je pourrais ajouter qu'il est immoral encore, parce qu'il ôte son véritable caractère à la vertu.... »

.... « Ne nous laissons pas : allons chercher à la fin de l'ouvrage, dans la dernière scène qui précède l'épilogue, la réalisation de la promesse de M. Sue. Nicolas Martial, le fils du guillotiné, s'est échappé de prison avec le squelette et Barbillon, deux assassins comme lui, et réunis à Tortillard, que ses vices précoces ont fait recevoir dans cette société scélérate, il se livre à une danse obscène dans un cabaret-bouge, avec d'infâmes créatures vomies

du cabaret de Progrès du Lapin-Blanc, pendant qu'on guillotine la veuve Martial sa mère, et Calebasse sa sœur !—Voilà comment le romancier du *Journal des Débats* tient la promesse qu'il avait faite d'épurer l'atmosphère de son roman à mesure qu'il avancerait. Il commence dans un bouge et il finit dans un autre bouge, transporté au pied de la guillotine où meurt une femme abominable en invectivant la société et en blasphémant Dieu, pendant que son fils se livre à une danse impure au pied de son échafaud. »

M. Nettement frappe M. Sue partout, et il le frappe juste, droit au cœur. Il ne lui laisse rien. Il le dépouille de toutes les fausses qualités qu'on lui avait complaisamment données. Il ne lui accorde pas même le style.

..... « Ne parlons pas du style ; un livre à demi écrit en argot n'a pas de style.... Celui de M. Sue, souvent énergique dans les scènes horribles, devient amouillé dès qu'il tend à s'élever. Veut-il peindre une conscience effrayée par ses souvenirs et qui se poursuit de ses propres fantômes ? il l'appelle la lanterne magique du remords. S'agit-il de représenter un mystère impénétrable : ce mystère, s'écrie-t-il, est le tombeau de mon esprit. Quand Rodolphe juge le Maître-d'Ecole et le condamne à avoir les yeux crevés, il lui adresse ces phrases : « Ta punition doit être féconde ; je te plongerai dans la nuit impénétrable ; je te déposséderai des splendeurs de la création. Tu seras toujours forcé de regarder en toi. Chacune de tes paroles a été un blasphème, chacune de tes paroles sera une prière. » Avouons que lorsqu'on crevé les yeux à quelqu'un, on devrait le traiter avec un peu plus de clémence et lui épargner ces lieux communs académiques. Autre exemple : quand le Maître-d'Ecole aveuglé et enchaîné dans le caveau du Cœur-Saignant, tient la Chouette à demi étranglée, et lui débite le discours suivant : « Il faut que je finisse de t'expliquer comment j'éca suis venu au repentir. Je suis aveugle et ma pensée prend des formes, un corps pour me reprocher d'une manière visible, presque palpable, mes violences. Sans doute lorsqu'on est privé de la vue, les idées obsédantes s'imaginent presque dans le cerveau. » En entendant ce galimatias métaphysique, Tortillard lui crie : Prends garde, vieux, tu manges dans le rôle à M. Moëssard. Connu, connu ! Je vous demande la permission de me ranger ici, sauf le style, à l'opinion critique de M. Tortillard, qui me paraît parfaitement fondée.

Maintenant, une question toute naturelle va nous être faite. « A qui donc attribuez-vous le succès des *Mystères de Paris* ? Un livre aussi mauvais que vous venez de nous le représenter, ne pourrait avoir l'ombre même du succès, tandis que celui-ci a été lu par beaucoup de gens. » Nous répondrons que ce qui a fait ce succès est « l'instinct de curiosité malade, qui a soif d'émotions nouvelles et poignantes » qui est une des plaies de notre triste époque.

« Autre raison du succès du romancier. Il a caressé un des grands défauts du siècle, il a satisfait une passion profondément révolutionnaire en exaltant outre mesure le sentiment exagéré de la personnalité et de la puissance individuelle de l'homme. Son Rodolphe est plus beau, plus vertueux, plus sage, plus habile que la société entière. Il est plus qu'un homme, j'allais dire plus que Dieu... Dans le mal comme dans le bien, l'auteur exagère les proportions de l'individualité humaine. La veuve Martial est d'une grandeur satanique, comme Rodolphe est d'une grandeur divine. Les *Mystères de Paris* ont donc un reflet de cette philosophie moderne qui doit la faveur dont elle jouit à l'orgueil, cette vieille maladie de notre nature, à laquelle elle s'adresse. L'homme a toujours aimé qu'on exagérât la puissance de l'homme ; il lui semble que l'individu grandit avec le type. Les *Mystères de Paris* donnent une ample satisfaction à ce penchant désordonné. Les personnages du livre, dans le bien comme dans le mal, ont quelque chose de colossal : l'homme y descend jusqu'à l'enfer et y monte jusqu'au ciel pour détrôner Satan et Dieu. »

Joignez à cela la puissance des contrastes, dont l'auteur fait un emploi continu.

« Entre-t-il dans le cabaret de la rue aux Fèves : c'est pour vous montrer un prince régnant assommant à coups de poing un forçat libéré. Vous introduit-il à la Force, c'est pour vous y faire entendre une pure et gracieuse idylle ; dans l'appartement coquet d'un homme à la mode, c'est pour vous y faire trouver une véritable caverne.... Il vous pousse dans un bouge ; vous levez les yeux avec effroi ; que découvrez-vous ? un pariait de madone suspendu dans ce lieu enfame.... La vraisemblance est voilée, sans doute, mais cela est nouveau, cela ne ressemble à rien, et pour un grand nombre d'esprits, il n'en faut pas plus. »

Nous pourrions ajouter quelque chose que M. Nettement n'a pas dit, c'est qu'en caressant ainsi les mauvaises passions et les goûts dépravés de son époque, M. Sue a fait plus qu'un mauvais livre, il a fait une action que nous nous permettrons de blâmer sévèrement.

A continuer.

MISSION DU CANADA.

Lettre du R. P. Bourrassa, prêtre canadien, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Honorat de la même congrégation.
Trois-Rivières, le 25 juillet 1844.

SUITE ET FIN.

« Nos sauvages, après une si longue attente, ne pouvaient être plus avides de la parole sainte, et dès les premiers jours nous pûmes jouir amplement des fruits de leurs bonnes dispositions. Les catéchumènes surtout se distinguaient par le zèle et l'ardeur qu'ils mettaient à s'instruire, afin d'avancer l'heureux moment où, par le baptême, ils seraient enfin admis au nombre des fidèles. Les plus grands sacrifices n'étaient comptés pour rien quand, à ce prix, il fallait mériter la grâce de recevoir ce premier sacrement. Nous les tenions à l'église plus de six heures par jour; la plus grande partie de ce temps était destinée au catéchisme et à des instructions familiales, où tout le monde assistait. Bien loin d'être fatigués de ces exercices, qui auraient pu paraître longs même à des chrétiens plus formés, ils n'étaient pas plutôt sortis de la chapelle, que se réunissant en divers groupes, ils tâchaient de se rendre compte entre eux des choses que nous leur avions dites, et cela durant des heures entières, quelquefois même bien avant dans la nuit.

« Dans leurs doutes et difficultés, ils venaient consulter les missionnaires; alors, que nous fussions couchés ou non, endormis ou éveillés, il fallait leur donner audience et répondre à toutes leurs questions: Nous le fisions d'autant plus volontiers que ces éclaircissements fournis à quelques-uns, étaient aussitôt par eux répétés à tous, et tous épargnaient ainsi de longues explications sur les mêmes sujets.

« Grâce à cette ardeur pour apprendre les vérités de la religion, nous pûmes, dans l'espace d'une quinzaine de jours, administrer le sacrement de baptême à vingt personnes, adultes pour le plus grand nombre, et bénir six mariages. Nous préparâmes de plus, à la communion cinquante sauvages qui avaient été baptisés les années précédentes. Outre les heures désignées pour les instructions, nous avions destiné d'autres moments de la journée à la prière, qui se faisait toujours en commun. C'est là dans ces douces réunions de frères, que j'étais profondément touché de voir la solitude embellie par tant de piété et de ferveur: vous auriez dit des anges plutôt que des hommes; fortement appliqués à l'objet de leur foi et de leur amour, ils paraissaient avoir oublié la terre. Leur modestie dans le lieu saint était parfaite surtout pendant le saint Sacrifice. Malheur à celui qui par légèreté eût seulement tourné la tête; un soufflet vigoureusement administré par un de ses voisins, l'eût sur-le-champ averti de sa faute.

« Ces intéressants néophytes aiment beaucoup la prière et en font pour ainsi dire leur nourriture quotidienne. Pour les pères et mères, c'est une consolation autant qu'un devoir d'en inspirer le goût à leurs enfants, et plus d'une fois nous avons eu occasion de juger par nous-mêmes que leurs peines n'étaient point perdues, que la semence jetée dans ces jeunes cœurs tombait sur une bonne terre.

« Vous me permettrez, en terminant cette lettre, de vous en citer un exemple entre mille dont j'ai été témoin. Un soir que je m'entretenais avec nos hommes dans l'espace de sacrifice qui nous servait de logement, j'entendis tout à coup une voix d'enfant qui semblait partir du lieu saint. Il était environ dix heures et demie du soir. Curieux de savoir ce que ce pouvait être, je regardai à travers les fentes de la cloison, et j'aperçois deux petits enfants qui paraissaient avoir de huit à dix ans; le plus jeune, modestement agenouillé en face de l'autel, faisait sa prière, tandis que l'autre, debout à côté de lui, veillait à ce qu'il s'acquittât bien de ce devoir sacré. La prière finie, le jeune Mentor fit baiser la terre à son petit élève, l'accompagna jusqu'à la porte de la chapelle, lui présenta de l'eau bénite avant de le laisser sortir, et revient ensuite se mettre à genoux près du sanctuaire pour y continuer sa prière qui dura encore assez longtemps; après quoi il se retira pour aller prendre son sommeil, qui dut être bien doux après une telle action. A ce touchant spectacle, je ne pus retenir mes larmes, le souvenir de ces deux innocentes créatures ne pourra plus s'effacer de mon esprit; et il me semble les voir encore, offrant à ce Dieu, qu'ils ne connaissaient que depuis quelques jours, l'hommage d'un cœur pur et ingénu.

« Enfin, grâce aux dispositions extraordinaires de ces bons Indiens; il ne reste plus dans toute leur peuplade que trois infidèles; encore donnent-ils des marques d'une prochaine conversion. Tous les autres sont d'une conduite irréprochable, et nous font espérer que tant qu'ils ne communiqueront pas avec les blancs ils seront toujours de fervents chrétiens. Les progrès qu'ils ont faits dans la tempérance et les autres vertus sont vraiment surprenants, et eux-mêmes en sont étonnés: « Que nous étions méchants, nous disait l'un de ces sauvages, avant que MM. Dumoulin et Payment eussent pénétré dans nos déserts! que de bien ils ont fait à notre âme, et que nous nous trouvons changés aujourd'hui. Ah! mon Père! remercie nos frères les bons priants (les associés de la Propagation de la Foi) à cause des robes noires que nous devons à leur générosité. »

« Tel est mon révérend Père, le peuple béni de Dieu auquel j'ai été envoyé cette année. J'aurais volontiers passé le reste de mes jours auprès de

ces chers néophytes; mais le temps fixé pour notre départ était venu. Tous les préparatifs du voyage étant donc faits, nous nous embarquâmes de nouveau sur le Saint-Maurice, et quittâmes, non sans regret, cette terre de bénédictions où le Seigneur nous avait fait trouver une moisson si abondante.

« A. M. BOURRASSA, O. M. I. »

Extrait d'une lettre du révérend Père Fiset, Oblat de Marie Immaculée, au révérend Père Guigues de la même congrégation.

« Mon Révérend Père,

« Je suis de retour à Québec depuis hier, et je m'empresse de vous rendre compte de notre mission chez les sauvages *Montagnais*. Nous embarquâmes, M. Boucher et moi, le 16 mai, sur la goélette *la Loure*, pour parcourir les divers postes où nous devons rencontrer les sauvages. Après un jour de navigation; nous nous trouvions devant *Tadoussac*, à quarante lieues à l'est de Québec; c'est le premier établissement français au Canada. Situé à la jonction de la rivière du Saguenay avec le Saint-Laurent, ce poste se compose, comme les autres dont j'aurai occasion de parler, de quatre maisons pour les directeurs et les employés de la compagnie, d'une chapelle et de quelques constructions pour servir de magasins.

« Après avoir passé deux jours à *Tadoussac*, nous nous embarquâmes pour continuer notre voyage, et le 12 juin nous touchions à Masquaro, sans avoir rien observé sur notre route qui méritât d'être signalé. Là devait être le terme de notre course apostolique; c'est dans ce poste que nous devons trouver les sauvages à qui nous venions donner une mission. Ils y étaient en effet réunis en assez grand nombre depuis plusieurs jours. Après quelques heures de repos, nous fîmes l'ouverture des exercices par le chant du *Veni Creator*. Je fus ému jusqu'aux larmes, quand j'entendis ces pauvres habitants des forêts entonner dans leur chapelle cette touchante prière. L'Esprit-Saint écouta favorablement leur pieuse invocation, car tous ces Indiens profitèrent à l'envie de ce temps de grâce; les plus jeunes mêmes furent entendus en confession, et plus de cent enfants eurent le bonheur de s'approcher de la table sainte. Tous les sauvages que nous avons rencontrés dans ces vastes régions, témoignaient un respect extraordinaire pour la divine Eucharistie; il faut en quelque sorte les forcer de communier, parce qu'ils ne se croient jamais assez bien préparés pour une si grande faveur.

« Je dois remarquer en passant qu'il y a une grande pureté de mœurs chez ces Indiens, une fois qu'ils sont convertis au christianisme. La plus grande réserve règne toujours dans leurs réunions entre les personnes de différent sexe. S'ils se laissent naguère entraîner à toute sorte de vices par l'usage immodéré des boissons enivrantes, aujourd'hui qu'ils ont secoué le joug de cette funeste passion, on les trouve pleins de zèle pour la pratique des vertus, et de générosité dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Un sauvage, s'adressant à mon confrère, lui disait un jour: « Tiens, quand on buvait, on ne se souvenait pas de tes leçons; mais depuis que nous avons cessé, tout reste là. » Et il montrait son cœur.

« Les exercices de notre mission terminés, il fallut nous arracher du milieu de nos néophytes. Ce fut une scène bien attendrissante que celle du dernier adieu. Qu'il était touchant de voir ces pauvres sauvages fondant en larmes à notre départ! Notre canot avait déjà fui loin d'eux, qu'ils étaient encore sur le rivage; ils y restèrent jusqu'à ce que l'éloignement nous eût débarrassés à leur vue.

« Ces heureuses dispositions, mon cher père, se retrouvent dans les différentes tribus que nous avons visitées. Je ne veux pas vous rapporter les détails de chaque mission en particulier, parce qu'il n'y a rien eu d'extraordinaire, si ce n'est la ferveur qui leur était commune à toutes; je me contenterai de vous dire le résultat de nos travaux. Sur six cents sauvages environ que nous avons rencontrés dans les différents postes, près de cent cinquante ont eu le bonheur de communier, les uns pour la première fois, les autres pour la seconde ou la troisième; trente-six ont reçu le baptême, et quinze mariages ont été bénis selon le rit de l'église.

« Vous savez sans doute quels sont les moyens de subsistance pour ces peuplades; la chasse et la pêche, c'est là toute leur ressource et leur unique industrie. Aussi les voyez-vous, au sortir de la mission, se répandre dans les bois ou le long des rivages de la mer: ceux-ci pour surprendre le loup marin dont ils tirent une huile excellente, et ceux-là pour tuer le castor et la martre dont ils vendent les peaux aux agents de la Compagnie, en échange des objets de première nécessité. Malheur à eux quand le gibier et le poisson viennent à manquer! Ils sont exposés à périr misérablement au milieu des tourments de la faim. Parlez-leur de cultiver la terre pour en tirer leur subsistance, ils ne vous écoutent pas. Dites-leur de faire des provisions, (car souvent la chasse étant abondante, ils pourraient aisément se pourvoir pour des temps plus mauvais); ils ne comprennent pas une pareille précaution. Un sauvage mange et dort tant qu'il a des vivres; après, il recommence la chasse ou la pêche, au risque de jeûner des semaines entières.

« Tels sont les hommes que nous avons visités, et encore ne sont-ils pas les plus à plaindre: eux au moins sont éclairés des lumières de la foi, qu'ils ont eu le bonheur de recevoir depuis plusieurs années, tandis qu'un grand nombre de leurs frères, répandus dans l'intérieur du pays, ne connaissent pas encore le vrai Dieu. J'ai appris dans mon voyage qu'à cent lieues de la mer, l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson est en rapport avec des sauvages qui n'ont jamais été évangélisés; et cependant, m'a-t-on dit, ces Indiens sont d'un caractère doux, et ils accueilleraient volontiers les ouvriers apostoliques.

« L'an dernier un d'entre eux, vieillard octogénaire, se présenta à la baie de Ha-Ha où réside un missionnaire à poste fixe ; Il avoua que depuis longtemps il désirait rencontrer une de ces robes noires dont il avait autrefois entendu parler, afin d'apprendre la véritable prière de Grand-Esprit. Après avoir reçu les instructions suffisantes, il fut baptisé, et le lendemain son âme régénérée par la grâce, s'envolait au ciel. Combien d'autres sauvages auraient le même bonheur, si des missionnaires en plus grand nombre pénétraient dans leurs solitudes, pour y porter la bonne nouvelle ! Il en serait temps ; car il est à craindre que les ministres de l'erreur ne nous devancent auprès des *Nascapis*, comme malheureusement ils l'ont déjà fait auprès des *Petils-Esquimaux*, qui ont été endoctrinés par les frères Moraves. Espérons que Dieu fera éclater enfin sa miséricorde sur ces peuplades abandonnées, et qu'il enverra des apôtres pour leur rompre le pain de la divine parole.

« Je suis, mon révérend Père, votre tout dévoué, etc.

« P. FISETTE, O. M. I. »

BULLETIN.

Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite). — Lettre du R. P. De Smet à Mgr. de Montréal. — Mission et retraite de Ste. Marline. — Statistique catholique. — Puseyisme. — Extrait du Catholic Herald de Philadelphie. — Bazar.

« Les deux derniers jours de la retraite, les jeunes gens, rivalisant de zèle avec les jeunes filles, se firent un bonheur de concourir à l'ornement de l'église ; église bien pauvre, puisque pour orner le seul autel qui s'y voit, elle avait épuisé ses trésors, et que, pour le reste, sa plus riche parure consistait en festons de feuillages, église bien petite, puisqu'à peine elle mesurait 50 pieds de long sur 25 de large. Mais non... je n'en doute pas, église qui vous eût paru et bien grande et bien riche, si, vous élevant par la pensée au-dessus des montagnes qui l'avoisinent, vous eussiez vu qu'entre les Montagnes Rocheuses et les rivages de la Mer Pacifique, elle ne comptait que deux sœurs semblable à elle ; si vous vous fussiez souvenu que la terre où elle s'élève autrefois terre maudite qui ne portait que des ronces et des épines, était devenue une terre de bénédiction, où l'on voyait couler le lait et le miel ; une terre sanctifiée dont les eaux avaient servi à la sanctification des âmes ; une terre heureuse dont les arbres avaient servi à la construction du temple ; une terre fertile dont le sol avait produit les fruits qui allaient devenir pour ses enfans le pain des Anges. Si, vous renfermant dans l'enceinte du sanctuaire, vous aviez vu, rangés autour du Cœur adorable de Jésus, tous les cœurs de ses enfans ! O sanctuaire ! il est arrivé le jour de ton triomphe... Les étoiles brillent encore au firmament, et déjà des chants se font entendre... *Lauda Sion Salvatorem* ; qui chante ce cantique divin ? Des Sauvages qui naguères encore n'adressaient leurs prières qu'aux ani maux de leurs montagnes Pénétrons avec ces nouveaux adorateurs jusqu'au pied de l'autel ; le Cœur de Jésus est là et l'image qui le représente, avec celle du Cœur Immaculé de Marie est, environnée de tout ce qui peut faire ressortir les richesses de son amour, et donner une idée de ces biens à venir qu'il prépare, à ceux qui l'aiment. Quel recueillement ! bien loin de distraire leurs esprits, ces pieuses représentations, en élevant leurs pensées jusqu'au séjour de la gloire, ne font que concentrer sur le même objet, toutes les affections de leur cœur : en voyant vous eussiez cru que non-seulement tous les sens de leur corps, mais tout, jusqu'aux mouvemens les plus intimes de leur âme, étaient recueillis pour mieux écouter la voix intérieure qui leur parlait. Comptant sur l'excellence de leurs dispositions, nous avions pensé qu'il serait mieux de les abandonner à leur propre dévotion. Seulement, ainsi que la chose se pratique toujours en pareille circonstance, nous avions écarté avec soin tout ce qui eût pu faire obstacle aux sentimens que nous supposions : aussi les moments où l'on devait s'asseoir, se tenir debout, ou s'agenouiller ; les approches de la sainte table, la manière de s'y présenter, de s'y tenir, de s'en éloigner, tout cela avait été réglé d'avance, et se fit avec beaucoup d'ordre. Ce fut le P. Jozet qui eut le bonheur de leur distribuer la sainte communion ; bonheur d'autant mieux senti par ce bon père, que son arrivée dans la réduction du Sacré Cœur était plus récente. Avant qu'ils se fussent approchés de la sainte table, il leur avait adressé quelques mots analogues à la circonstance ; mais la tendre piété qui respirait dans tous les traits au moment où ils communiquèrent, fit craindre à son humilité de gâter l'œuvre de Dieu, s'il y mêlait quelque chose du sien ; ils furent donc, pour l'action de grâces, laissés à leur propre dévotion, comme ils l'avaient été pendant la sainte messe. Après qu'on eût jugé qu'ils avaient eu tout le temps désirable pour y satisfaire, on récita aux

insentions de l'église, les prières accoutumées ; et le tout se termina par le chant, répété en chœur, du *Lauda Sion*. Ainsi qu'elle avait fait à la sainte messe, la première strophe de cette prose servit comme de cadre à tous les offices du jour. La grand'messe qui eut lieu vers les dix heures, et la consécration à la Ste. Vierge, qui se fit dans l'après-midi n'eurent rien de remarquable que la permanence du sentiment qui avait rempli, le matin tous les cœurs. Plus l'âme est pleine du sentiment dont nous parlons, moins elle est portée à se répandre au dehors ; du moins il en fut ainsi pour nos Sauvages. J'ai vu des jeunes gens se retirer à l'écart pour mieux jouir de leur bonheur.

« Le soir eut lieu la rénovation des vœux. Comme pour la messe de communion l'église fut illuminée, du moins autant que notre pauvreté nous permit de le faire. Pour servir comme de modèle à cette grave cérémonie, aussi bien que pour rappeler d'une manière plus sensible à la mémoire des renouvelans, les promesses solennelles qu'ils avaient faites il n'y avait pas longtemps encore, le sacrement de baptême fut conféré à douze adultes. Après une instruction préparatoire au lieu des formules ordinaires, un peu difficiles à traduire en langue Sauvage, tous les renouvelans, pour protester de leur fidélité constante, récitèrent trois fois l'acte d'amour de Dieu. En les entendant on eût dit que, comme le prince des Apôtres tous répondaient, comme ils le devaient à la triple interpellation du Dieu Sauveur. Le St. Sacrement était exposé. A l'expression orale si unanime et si forte de leur amour, la piété de leurs regards dirigés vers l'autel, semblait ajouter : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, c'est bien tard que nous vous avons aimée, mais nous vous aimerons toujours. » Pour servir comme de sceau à leur promesses, la bénédiction du St. Sacrement suivit et termina cette journée si grande, si belle et si riche en tout genre de biens spirituels. — Les instans qui suivirent immédiatement le chant joyeux du *Vivat Jesus*, furent des instans de regrets ; on le sentit : toutes ces bonnes âmes avaient peine à s'arracher à l'église.

« Depuis ce jour cet esprit de piété, qui fait trouver à l'âme simple comme un avant-goût des joies célestes dans l'exercice de la prière, le chant des cantiques et des saintes conversations est celui d'un bon nombre de Cœurs d'Aleines. Souvent ils viennent visiter les *Robes-noires*. Il y a quelques jours, j'étais environné d'un groupe de ces visiteurs. Ils attendaient tous dans un profond recueillement, que j'eusse récité mon office. Quand j'eus fini quelqu'un entonna à voix presque basse la première strophe du *Lauda Sion*, et toutes les voix de continuer, comme si la compagnie n'eût en qu'un seul cœur. On sentait que ce chant était l'expression d'un sentiment de joie mêlé de reconnaissance ; que tous se souvenaient vivement d'un grand bienfait reçu, et revoyaient un de ces jours dont on ne perd jamais le mémoire ; c'était celui de leur première communion. Ainsi il est donc vrai (ô vérité consolante !) aux extrémités du monde Sauvage comme au centre de la civilisation européenne, tout ce qui se rattache à ce grand jour à un charme qui ne peut se rendre...

« Me voilà arrivé ! non-seulement jusqu'à Ste. Marie, mais bien plus loin encore ; au bout du monde, au milieu d'un labyrinthe de montagnes, de forêts, de lacs et de rivières ; me voilà, conjointement avec le P. Point, établi missionnaire des Cœurs-d'Aleines, qui sont à peu près tous baptisés, et le plus grand nombre ont déjà fait leur première communion. La position de notre village leur serait envie, s'ils pouvaient s'y transporter pour un moment : nous nous transportons sur une colline fertile qui domine une belle vallée arrosée par une rivière large, profonde, bien poissonneuse, et couverte deux fois l'année d'oies, d'outardes, de cygnes, de canards qui nous paient tribut à une demi-lieue du village est un beau lac, où nous irons bientôt chercher nos provisions, au moyen d'un filet qui va nous arriver et d'un canot fait par un seul Sauvage, et qui pourrait aisément porter trente personnes avec bagage ; il ne me manque que de la toile pour une voile, et nous aurions un navire dans toutes les formes. (Je suis ici fermier en chef ; et sous ce rapport je regrette bien souvent de n'avoir pas un ou deux de nos bons ~~FFF~~ Suisses. Si peut-être le R. P. Provincial se décidait à nous faire la charité, veuillez lui dire que la première qualité c'est le *tractabilitas* de leur règle ; du reste il faudrait tout savoir ici : manier la poêle et l'aiguille, aussi bien que la hache et la charrue. Notre R. P. Supérieur serait bien content d'en voir arriver au moins une demi-douzaine, à plus forte raison des prêtres cela va sans dire.)

« Mais avant de vous parler de notre résidence, j'aurais dû vous

parler de notre voyage. J'ai parlé dans une autre lettre des difficultés que nous avons rencontrées dans la prairie : nous avions employé la moitié de notre temps à faire le tiers de la route : il fallait regagner le temps perdu : notre capitaine n'était engagé que jusqu'à ce point-là ; nos premiers compagnons, qui avaient tous des mules à leurs champs, n'allaient pas plus loin. Il n'eût pas été sûr de nous avancer ; force fut donc de nous joindre aux familles qui, n'ayant que des bœufs, allaient bien plus lentement que nous n'eussions voulu. — Ces familles sont des fermiers qui tous les ans quittent par centaines les Etats-Unis, pour aller chercher fortune à 1500 lieues, vers l'embouchure de la Colombie. Cette année plus de cent chars ont suivi cette route ; ils étaient divisés en plusieurs caravanes ; nous nous joignîmes donc à l'une de ces bandes. Le capitaine, simple fermier, nous reçut bien d'abord ; mais plus tard, comme nous vîmes qu'il allait nous faire ressentir les effets de son zèle *methodiste*, nous profitâmes de la liberté commune à tous dans ces plages, pour passer à une autre bande, où nous fûmes comblés de bons offices. Nous remontâmes d'abord la *Platte*, rivière qui probablement, doit son nom à la largeur et au peu de profondeur de son lit de là au travers d'affreux déserts, nous arrivâmes à l'*Eau Sucrée* : nous étions sur les eaux du Pacifique. Quand on nous annonçait l'eau sucrée les îles fortunées revenaient en mémoire : c'eût été une bonne chose d'être à même de faire du café sucré. Les eaux de cette rivière sont limpides comme du cristal, mais pas plus sucrées que les fontaines de Suisse. Voici l'origine de ce nom : Les premiers traiteurs qui s'avancèrent jusque là, ayant trouvé les eaux trop hautes pour les passer à gué, furent obligés de se servir de canots ; celui qui portait le sucre chavira, et l'eau fut sucrée.

La suite au prochain numéro.

— Nous nous faisons un plaisir de citer une partie de la lettre que le R. P. de Smet écrivit à Mgr. de Montréal le printemps dernier, en date du 1er avril.

« Notre sainte religion continue à faire de grands progrès parmi les différentes nations des montagnes. J'ai passé l'hiver avec les *Kalispels* ou *Pend-d'Oreilles*, parmi lesquels j'ai baptisé 130 adultes le dernier jour de Noël, et 290 autres le troisième jour de Pâques, ayant cinq chefs à leur tête. Tous les *Cœurs-d'Alcines* ont fait leur première communion cette année, et tous les *Têtes-Plates* continuent à marcher avec zèle et avec persévérance dans les saintes voies du salut. J'espère bientôt visiter les différentes tribus des *Pieds-Noirs* pour leur annoncer la divine parole, et comme les dangers seront grands au milieu de ces barbares qui ne respirent que le sang et le carnage, j'ose me recommander d'une manière toute spéciale à vos saints sacrifices et prières.

« J'ai l'honneur d'être, etc., P. J. DE SMET, Soc. Jésus. »

Voici l'Œuvre de la Propagation de la Foi : avec quelques ressources pécuniaires, nous voyons tous les jours ces généreux missionnaires s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts à la recherche des nations Sauvages et barbares pour en faire d'abord des hommes et ensuite des chrétiens, sans aucun intérêt pour eux, et seulement dans l'intention d'arracher à l'empire du démon des âmes rachetées au prix du sang de J.-C. Si tous ceux qui dépensent si follement en plaisirs frivoles des argents qui seraient mieux employés qu'à faire vivre des histrions, en donnaient une petite partie pour aider à la conversion de ces pauvres Sauvages, quel mérite n'auraient-ils pas devant Dieu ?

— Dimanche, 19 octobre fut terminée une seconde retraite donnée à Ste. Martine par les RR. PP. Oblats. Cette mission a produit les plus heureux fruits comme le prouvent les faits suivants que l'on a bien voulu nous communiquer. 1500 personnes ont été agrégées dans la Société de Tempérance Totale pendant les deux retraites qui ont régénéré cette paroisse. A la dernière, qui a eu lieu depuis peu, 1300 personnes ont été reçues du St. Scapulaire, et 150 ont donné leurs noms pour la Propagation de la Foi en addition à ceux qui avaient été déjà inscrits précédemment. De plus une congrégation de filles a été formée en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie et se compose de 290 professes et de 20 postulantes. Une congrégation de jeunes gens donne les plus grandes espérances pour l'avenir : et déjà 210 personnes ont donné leurs noms pour en faire partie. Le but de cette honorable association est d'honorer et de travailler à imiter St. Joseph époux de la Ste. Vierge. Enfin le nombre total de ceux qui ont été admis à la communion est de 2050.

— En 1789, il n'y avait qu'un seul évêque dans les Etats-Unis. En 1844, on comptait 1 archevêque, 24 évêques et 650 prêtres. — En 1760, au commencement du règne de George III on ne comptait dans toute l'étendue de l'Angleterre que 60,000 catholiques qui fussent demeurés fidèles à la foi de leurs pères. En 1821, leur nombre, d'après un recensement officiel, pouvait être évalué à 500,000 : En 1842, le nombre en excédait 2,500,000. Londres, parmi sa population compte 300,000 catholiques, et on compte annuellement 4 à 500 qui se convertissent au sein de cette ville. Que diront à tous ces faits qui sont irrécusables, tous ces prophètes de malheur qui n'assignaient au catholicisme qu'une durée de trois cents ans au plus.

— D'après un journal de Manchester, il doit y avoir une grande assemblée du clergé protestant à Londres, une espèce de Concile, composée des membres du clergé de différentes contrées, pour délibérer sur les progrès du puseyisme. Deux cents ecclésiastiques, dit-on, doivent être présents, et s'occuper de délibérations à ce sujet pendant trois jours.

— Nous publions à la demande de beaucoup de citoyens de Manayunk, la lettre suivante venant de M. C. V. Hagnac, depuis très longtemps résidant dans ce village. C'est une réponse adressée par lui à un certain nombre de citoyens qui lui demandèrent son avis sur le nativisme, s'il lui semblait que la tolérance religieuse dû l'accompagner.

« Philadelphie, 1er. octobre 1845.

« Messieurs,

— « On m'a remis fidèlement la note que vous m'avez adressée et c'est avec beaucoup de joie que je réponds à votre demande. Je pourrais vous dire tout simplement et en peu de mots, que je considère les doctrines du parti qui s'appelle Natifs-Américains, décidément Anti-Américaines, Anti Républicaines, Anti-Chrétiennes, hypocrites et illibérales, en opposition directe avec les institutions républicaines de notre pays, qui sont franches, généreuses, philanthropiques ; contraires aux vues de cette foule d'esprits nobles qui se réglaient d'après ces libertés ; et qui nous ont faits ce que nous sommes, dont beaucoup étaient étrangers, ou tout au plus fils, ou petits-fils d'étrangers. Ah ! s'ils pouvaient de là-haut, du monde des Esprits, jeter quelques regards sur leurs descendants, les Natifs, assurément ils n'auraient pas à s'applaudir. Je présume toute fois, que vous désirez que j'entre dans de plus grands détails à ce sujet. Cependant sans me donner trop de carrière, je vais tâcher de vous donner quelques raisons qui m'aideront à parvenir au but que je me suis proposé.

« D'abord comme on refuse à beaucoup de nos concitoyens le droit d'émettre leur opinion sur ce sujet, il me faut, je suppose, démontrer que je possède ce droit, conformément aux vues des Natifs. C'est pourquoi, je pourrai dire simplement que je suis né dans cette ville ainsi que mon père : que mon grand-père a figuré dans la révolution, j'en peux donner la preuve en exhibant la forme de sa commission en tant que lieutenant-colonel. Mon père qui n'était qu'un jeune homme dans ce temps-là servit comme volontaire, et se trouva aux batailles de Princeton, Trenton, Red Bank, Brandy-Wine et à presque toutes les autres qui eurent lieu dans les environs. Dans la dernière guerre, il nous arma mon frère et moi, et nous plaga dans le régiment des Fencibles, lorsque nous fîmes la campagne de 1814. Voilà, je crois, qui me donne un droit suffisant pour dire mon opinion sur ce sujet : à tous événements je prétends en faire usage, et m'exprimer librement.

« L'école de l'américanisme et du patriotisme dans laquelle j'ai été élevé, inculque des principes et des vues qui sont les antipodes de ceux publiés par le moderne parti politique qui s'appelle Natif Américain. On enseigna que notre pays, d'après les expressions des poètes, est la terre de la liberté, la patrie des braves, le refuge commun des esprits libres : ainsi que toutes créatures de Dieu, qui, étant persécutées, opprimées et foulées aux pieds, viennent ici de quelque parti du monde qu'elles soient : et autant que j'y suis intéressé, tous trouveront une réception toujours prête pour eux et pour leur postérité. Placés ici sous le même pied d'égalité avec tous leurs droits comme hommes faits à l'image de Dieu, respectés, dûment appréciés, ils peuvent s'asseoir sous leur vigne et leur figuier, sans que personne ose légitimement les faire craindre, et mépriser tous les petits tyrans à la domination desquels ils se sont soustraits. Que notre pays offre un semblable refuge aux persécutés et aux opprimés de toutes les nations. Je l'ai toujours considéré à cet égard comme portant le plus beau plumet sur sa tête.

« Nos vues à ce sujet sont tellement opposées à celles des Natifs, que bien loin de restreindre l'immigration, je voudrais passer en Europe, et que partout où je verrais le peuple opprimé et foulé aux pieds par des tyrans orgueilleux et revêtus d'une mince autorité précaire, je leur montrerais mon pays, comme l'Eldorado, refuge contre l'oppression, et leur donnerais toute l'assistance que je pourrais, afin d'en avoir des millions si c'était possible. Je pense que je ne pourrais mieux servir la cause de Dieu et de l'humanité. Toutes les fois que j'apprends que quelqu'un de mes semblables en Europe, (et j'en ai connu beaucoup de la sorte) dégoûté des vieilles institutions monarchiques et tyranniques de son pays, qu'il ne peut en aucune façon changer, ou redresser, réclamant ses droits naturels inaliénables, trop noble d'ailleurs et trop libre pour porter ses chaînes; qui plein d'admiration et d'amour pour ce pays et ses institutions, nous donne les plus beaux compliments, et fait le sacrifice généreux de quitter les tombeaux de ses ancêtres et de ses pères, ainsi que les liaisons de ses amis, pour mettre le pied sur cette terre de liberté, alors je suis prêt à lui tendre la main droite, avec l'amour et l'affection d'un républicain, à l'accueillir sur nos bords, et partager avec lui de bon cœur les bienfaits que la Providence nous a accordés par l'industrie de nos nobles pères. Bien loin de lui faire payer, le pays qu'il a choisi pour sa demeure et celui de ses enfans, par vingt-et-un ans d'épreuve, je ne voudrais seulement pas exiger de lui vingt-et-une heures.

« Ces vues toutes simples d'envisager mon sujet, capables, je crois, de faire habiter toute la terre, sont, comme je pense, vraiment américaines, et comme je l'ai avancé, les antipodes de celles de ces nats, lesquelles sont anti-américaines, illibérales, mesquines et rétrogrades. — Mais il y a une autre manière d'envisager le sujet: c'est que dans ce temps-ci si critique il ne faudrait pas arrêter l'immigration par un point de vue politique. Les hommes bien pensants, connaissent que notre système de gouvernement, nos institutions républicaines, sont entièrement opposés à celles des gouvernemens européens, et le tems est arrivé que l'un ou l'autre doit céder. Question qui n'est pas bien difficile à résoudre. Personne ne doute que depuis peu, il ne se soit fait ici de très-grands efforts. La marche des esprits, la diffusion rapide de l'éducation et des sciences, l'étendue des doctrines de notre déclaration d'indépendance, accompagnés d'exemples et de succès surprenants dans notre pays, prouvent au-delà de toute discussion et doute, la capacité de l'homme pour son propre gouvernement, et produisent de merveilleux effets dans l'ancien monde, c'est-à-dire l'admiration et l'amour dans les masses des peuples qui sont les gouvernés; jalousie, crainte et tremblement, dans les gouvernans, toutes choses qui doivent amener clairement un résultat certain. Il faut donc nous tenir prêts pour le tems où arrivera la crise, et fortifier notre pays par tous les moyens possibles.

« Qui ne sait que nous ne sommes dans les vues de la Providence, que des instrumens pour propager dans le monde les institutions simples et républicaines, et que de cette manière, notre gouvernement, garanti ici à chaque condition individuelle, la forme d'un gouvernement républicain, qui ne pourrait avoir lieu ailleurs comme ici? Mais je laisse de côté ces recherches et ces observations et je viens à une autre question.

A continuer.

— Nous sommes priés d'annoncer aux Messieurs et Dames amis des bonnes œuvres qu'il doit y avoir, mardi prochain, dans une des nouvelles salles de la Providence de cette ville, un *Bazar*, avec loteries et raffles, au profit de l'Asile des orphelins et des femmes pauvres et infirmes soutenues au nombre de cent-dix dans cet établissement; comme aussi pour l'achat de remèdes à fournir aux malades pauvres qui s'adressent journellement à l'Apothicaire de cette communauté. Nous ne doutons point que la générosité du public et la bonne volonté de tous les citoyens s'empressent de seconder le zèle et les efforts des *Dames de Charité* qui patronisent cette Institution. Il y aura des lots et des billets de toutes les valeurs et de tous les prix, afin de faciliter même à la classe la moins fortunée, le plaisir d'y mettre sa petite contribution. Les salles seront ouvertes depuis une heure de l'après-midi jusqu'à neuf, mardi, si le temps le permet, autrement le jour suivant et aux mêmes heures.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On lit dans le *Journal de Bruxelles*:
« Mgr. Blanchet, vicaire apostolique de l'Orégon, qui voyage en Europe pour les besoins de sa mission, était le 23 septembre à Namur, et le lende-

main à Liège. Le zélé prélat cherche de nouveaux aides. Il a en tout pour le vaste pays dont les intérêts spirituels lui sont confiés, quinze missionnaires, parmi lesquels douze Jésuites. C'est lui aussi qui vient d'établir quelques-unes de nos Sœurs de Notre-Dame, parties au mois de janvier avec le P. de Smet, à Wallainette, sur la côte occidentale du Nouveau-Monde. »

Univers.

— Dans le diocèse de Gap, c'est un complet changement de liturgie qui s'est opéré, avec l'assentiment du Saint-Siège. Le bréviaire romain y est désormais en vigueur, et ainsi se trouvera établie une désirable uniformité. Mais cette adoption du bréviaire romain n'est pas absolue; Mgr. Depéry a obtenu de Rome une concession très-grande, à savoir: de dispenser d'une partie de l'office, pour le dimanche, les prêtres grandement occupés du saint ministère, et qui solliciteront cette dispense par écrit; elle consiste à ne réciter que neuf psaumes aux matines. A cette occasion, le vénérable pontife a adressé à son clergé une lettre pastorale. Il l'y félicite de son empressement à adopter cette liturgie romaine, et d'avoir répondu aux désirs du Saint-Père qui voyant là une marque d'amour et de dévouement pour la chaire apostolique l'en a remercié par une lettre du 14 juin.

« Vous avez réjoui le cœur du Saint-Pontife de Rome, dit Mgr. l'évêque de Gap; vous avez mérité ces éloges et cette bénédiction qu'il vous envoie de la plénitude de son amour. Ce doit être là une assez précieuse récompense des sacrifices que vous avez pu faire en abandonnant un bréviaire et une liturgie qu'une longue habitude vous avait peut-être rendus chers. »

Journal des Villes et des Campagnes.

ANGLETERRE.

— Le journal protestant *The Statesman* nous donne une liste qu'il assure être exacte des personnes les plus marquantes, qui, durant ces deux dernières années, ont abjuré le protestantisme et embrassé la foi catholique, appartenant aux universités d'Oxford et de Cambridge. Voici leurs noms: pour l'Université d'Oxford: 1o. le révérend Bernard Smith, membre de Magdalen-College; 2o. Scott Murray, écuyer, membre du parlement, pour Buckingham-Shire; 3o. Douglas, écuyer; 4o. le révérend Goodenough Penney de Christ-Church, professeur de mathématiques et d'humanités; 5o. le révérend Daniel Parsons, membre d'Oriel-College; 6o. le révérend Brookbridge (Oriel-College); 7o. le révérend Georges Talbot, de Balliol-College; 8o. le révérend Moore Capst de Balliol-College; 9o. Georges Tick, écuyer, membre de Balliol-College; 10o. Stowel Laiv, agrégé de l'Université; 11o. W. Lockhart, écuyer, membre d'Exeter-College; 12o. J. King, écuyer, membre d'Exeter-College; 13o. le révérend Charles Seager, membre d'Exeter-College; 14o. le révérend T. Meyrich, professeur du College Corpus-Christi; 15o. Peter Renoff, associé de Penbrock-College; 16o. J. Grant, écuyer, du College de Saint-John; 17o. le révérend J. Montgomery, membre du College de la Trinité; 18o. le révérend W. G. Ward; 19o. W. F. Vingfield. — Pour l'Université de Cambridge: 1o. le révérend Cambell Smith; 2o. le révérend John Burton; 3o. W. Legh, écuyer; 4o. P. Badder, écuyer; 5o. le révérend G. Wackherbath, écuyer. Des conversions moins importantes, ajoute le journal, ont lieu presque journellement. *Ami de la Reli*

STISSE.

— L'on mande de Genève, que depuis les collisions des corps-francs avec Lucerne et les petits cantons, les 27,000 catholiques appartenant au canton de Genève se sont serrés de plus près et se présentent aujourd'hui en masse compacte et indivisible. Tous reconnaissent qu'avec la chute de Lucerne la Suisse catholique tout entière tombait sous la tyrannique et sanglante main du jacobinisme helvétique, et ils préfèrent une mort honorable à un sort aussi affreux. Unis à Lucerne par la prière qui demande le bien-fait d'une solide paix, ils se préparent aussi, en cas de besoin, à assister de tous leurs moyens leurs frères de la Suisse centrale.

— La fête de la dédicace dite des Anges, avait attiré à Notre-Dame-des-Ermites une immense population venue de Bavière, du Tyrol et de l'Alsace. On y a compté plus de 20,000 communions en un seul jour; preuve nouvelle de la réexcitation si remarquable du sentiment religieux parmi les catholiques de langue allemande. *Ami de la Reli.*

ALLEMAGNE.

— Les ennemis de la religion affectant de montrer le mouvement soi-disant religieux de la secte de Ronge, comme un effort pour réformer les abus du catholicisme, il est bon que l'on sache quels sont les abus que ces novateurs prétendent réformer.

Dans une lettre pastorale publiée par Mgr. l'Archevêque de Fribourg en Brisgau, ce Prélat fait voir, d'après les écrits des novateurs et leurs discours publics, qu'ils rejettent non-seulement la confession, mais encore en général les sacrements, et le saint sacrifice, le culte des Saints et de leurs relliques, les pratiques de l'Eglise et leur salutaire efficacité; les commandements de l'Eglise, leur nécessité et leur sagesse. Ils rejettent la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, le gouvernement indéfectible de l'Esprit-Saint et son infailibilité, le péché originel; ils n'admettent même pas la divinité de Jésus-Christ et la Rédemption, ni par conséquent la divinité du christianisme; enfin il rejettent même l'immortalité des âmes et la résurrection des corps. On conçoit d'après cela qu'ils doivent faire aussi peu de cas de l'Ecriture que de la tradition.

Nous demandons maintenant comment de tels hommes peuvent encore prétendre au titre de Catholique, comment même ils peuvent prétendre même être chrétiens, lorsque la profession du christianisme suppose essentiellement et tout d'abord la croyance en la divinité de Jésus-Christ? Et voilà les

hommes qui veulent réformer le catholicisme ! Il faut convenir que les Protestants ont eu raison de mettre Ronce auprès de Luther. Les Rongiens sont en effet des réformateurs dans le genre de Luther qui voulait réformer l'Eglise en la détruisant et en ensanglantant l'Europe, comme les territoristes qui réformaient la France par les spoliations et les échafauds. Mais la secte Rongienne, au lieu d'avoir du retentissement comme Luther, finira comme la farce impie du Châtel, qui, lui aussi, fit assez de bruit il y a dix ans, et est aujourd'hui oublié.

—Les embarras des schismatiques rongiens paroissent augmenter de jour en jour. Tandis que le gouvernement wurtembergeois leur refuse l'usage temporaire d'un temple protestant, et leur défend de célébrer en plein air leur prétendu culte, le gouvernement hessois fait renvoyer de Marbourg le soi-disant curé Kerbler, et défend d'y laisser séjourner tout autre prêtre de la secte catholique-allemande. Cet arrêté du ministère vient d'être notifié au potier d'étain Seidel, qui, dans cette ville, se donne le titre ridicule de directeur de la congrégation rongienne.

ÉTATS-UNIS.

—Extrait de la *Revue Catholique* de Baltimore :

Les Jésuites—Le constitutionnel dans ses remarques sur l'histoire des Jésuites publiée tout dernièrement à Leipzig dit : La province d'Angleterre possédait 140 Jésuites en 1841 et 164 en 1844. Les Jésuites ont trente trois établissements, Maisons, Collèges, Résidences, ou simples maisons. Ils se montrent là plus ostensiblement que dans tout autre pays, et leurs maisons et collèges portent le nom de quelques Saints, par exemple, ils ont le collège de St. Ignace, de St. Michel, de St. Stanislas, de St. Jean l'Évangéliste, de St. Thomas de Cantorbéry, etc : leur principal établissement est le collège de Stoney-hurst dans le Lancashire. Il contient vingt prêtres, vingt-six novices et quatorze frères. La province d'Angleterre vingt a missionnaires à Calcutta. Le gouvernement Anglais les protège comme missionnaires protestants, et les assiste dans ce temp-ci dans l'établissement d'un nouveau collège destiné pour entretenir les missions de la Chine. La vice province de l'Islande possédait en 1841, 63 Jésuites, et en 1844, 73. Ils possèdent en Irlande le collège de Clongowrs, Tullabeg et Dublin, où ils ont établi un second collège.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

Tempête.—Depuis vendredi nous sommes sous l'empire d'un gros vent de tempête du nord-est ; plusieurs navires qui avaient fait voile pour la mer ont été obligés de rebrousser chemin et ont éprouvé plus ou moins d'avaries ; on craint fort pour ceux qui ont persisté dans leur route. Plusieurs bâtiments dans le port ont éprouvé aussi des avaries, par le frottement que leur fait éprouver la mer qui les tient serrés les uns contre les autres, près des différents quais. Le *Queen* qui n'a pu partir hier pour Montréal, a éprouvé des dommages considérables une de ses cheminées, a été jetée à bas par le vent, et la partie de l'aile droite, qui couvre la bouilloire, a été emportée dans le contact violent avec le quai où il était mouillé. Vers midi, ce steamer a quitté le port pour Sorel, où il doit être réparé.

Vendredi, dans l'après midi, c'était de la neige en abondance que nous avions ; dimanche dans la nuit le vent devint plus furieux, et après minuit la pluie commença à tomber sans relâche et continue de tomber encore aujourd'hui, à l'heure que nous sommes, 3 heures, le vent souffle encore du nord-est.

Il y a beaucoup de bois carré et de chauffage en dérive.

Depuis que ce qui est ci-dessus est écrit, nous apprenons qu'une goëlette de Charlottown, Isle du Prince Edouard, chargée de pommes de terre, est calée au quai de Lescraft, à la suite de défoncements qu'elle a éprouvés par du bois perdu que la mer jetait sur sa coque avec force.

Au Palais, la goëlette *Gervais*, de Kakouna, est entre deux eaux : plusieurs bateaux qui étaient chargés de bois de chauffage sont chavirés, et un de ces bateaux, appartenant à M. Lotbinière, est ouvert en deux morceaux ; en un mot tout le palais représente un vaste naufrage où l'on voit flottant, des débris de petits bâtiments et du bois de toutes sortes.

Dans les foulons, mêmes accidents ; des radeaux ont été entraînés à la dérive, et ont entraîné de gros navires appartenant à M. Gilmour ; le capitaine de l'un de ces navires est noyé.

Journal de Québec

L'ANNÉE 1845.

—L'année 1845 ne sera pas seulement remarquable par l'immense développement donné à l'esprit de spéculation, elle a été féconde en désastres et en malheurs de toute espèce. Les plus effroyables catastrophes se succéderont en effet sur tous les points du globe dans l'espace de quelques mois. Tremblements de terre ; incendies des villes et des forêts, inondations, tempêtes, chocs de locomotives, trombes, perturbations des saisons, nous aurons tout subi, tout éprouvé. En Angleterre, c'est l'explosion de Woolwich, cinq ou six incendies, la chute d'un pont sur la rivière de Yarmouth, où plus de cent personnes périrent ; enfin une explosion du feu grisou dans une houillère, qui fait sauter deux cents personnes.

A Prague, une montagne s'affaisse sur les ouvriers travaillant au chemin de fer et en engloutit cent cinquante.

Dans la mer Noire, un steamer turc en aborde un autre et le fait sombrer. Sur 172 personnes, la mer en engloutit 130.

En Hongrie, un épouvantable débordement ravage cinq ou six provinces, renverse les ponts, ruine les routes et emporte un grand nombre d'habita-

tions.

Smirne et New-York sont désolés par le feu, et une sécheresse persistante détruit les récoltes de l'Asie-Mineure. Après avoir causé de grands ravages sur la Moselle, un ouragan terrible s'abat sur la ville de Trèves, brise les vitres, enfonce les fenêtres, enlève des toits, renverse la tour d'une église, déracine des arbres qu'il lance à une énorme distance.

Dans les anciennes provinces de la Pologne, toutes les rivières sortent de leur lit emportant avec elle le mobilier, le bétail et les grains de cent mille personnes.

Enfin, des incendies et des trombes d'eau ravagent, ruinent plusieurs provinces des bords du Rhin.

Mais dans ce vaste bilan de désastres, c'est la France qui figure pour la plus forte part.

A Bordeaux, un balcon s'affaisse sous une vingtaine de personnes qui se brisent sur le pavé, et peu de jours après sept ou huit habitants périssent dans un incendie.

A Morlaix, un bateau chavire et les personnes qui le montent se noient ; sur la Charente, un autre bateau coule bas avec trente hommes, dont dix-huit périssent.

Les départements de la Gironde, de la Dordogne et de la Côte-d'Or sont ravagés par de violents orages qui détruisent presque toutes les récoltes.

Dans un village de la Lorraine, deux jeunes filles sont tuées par la foudre.

A Mézières, on met le feu à une mine pratiquée sous les glacis de la citadelle, l'explosion tue un homme, en blesse plusieurs autres et lance des éclats de pierre jusque dans la ville.

Le chantier du Mourillon, à Toulon, devient la proie des flammes, et peu de jours après, l'incendie dévore la forêt du Don qui appartenait également à l'état.

De longues années se passeront avant que la population de Rouen oublie les affreux désastres causés par l'ouragan du 19 août dans la vallée de Monville. Soixante morts, plus de cent blessés, des pertes matérielles immenses, tels sont les funestes résultats de cette trombe qui s'est fait sentir le même jour sur tous les points de la France.

Chaque semaine un nouveau sinistre s'ajoute à tous ces sinistres. L'autre jour, c'était une goëlette de l'état qui périssait corps et biens dans la rade de Brest, aujourd'hui c'est une quarantaine d'ouvriers parisiens qui sont précipités du haut d'un échafaudage élevé devant une maison des Champs-Élysées. Bien peu survivront à ce terrible accident.

Toutes ces catastrophes, arrivées coup sur coup sont-elles des présages malheureux ? Est-ce le prélude significatif d'un cataclysme universel, et une comète flamboyante est-elle là toute prête à se ruer sur notre globe sublimaire et à le lancer dans l'éternité ? Finalement, la fin du monde est-elle proche ?... A ces graves et importantes questions nous ne saurions trouver une réponse. Ce qui doit rassurer pourtant, c'est que les astronomes ne disent pas un mot d'un futur bouleversement, et rien dans le ciel ne saurait se passer sans qu'ils en fussent instruits à l'avance. Ayons donc foi dans la science de ces messieurs, quoique le plus célèbre d'entre eux (M. Arago) nous ait promis un mois de septembre magnifique, très-chaud et très-élément, et qu'il y ait terriblement à rabattre de sa prédiction.

Canadien.

FRANCE.

—M. le maréchal Bugeaud est arrivé le 13 à Marseille. Il s'est embarqué à sept heures du soir sur la frégate à vapeur le *Panama*, qui est partie immédiatement pour Alger, où elle sera rendue probablement dans la journée de demain 15 octobre.

Catastrophe.—On lit dans un journal de Marseille du 12 septembre :

“ Un événement affreux est arrivé avant-hier entre Bellune et Feltré. Deux cents soldats italiens exécutaient sur ce point des manœuvres, sous le commandement d'un capitaine autrichien. Ce dernier s'obstina sans motif plausible à vouloir leur faire traverser un pont qui menaçait ruine, et dont l'autorité locale avait dans une sage prévision, interdit, depuis quelque temps, le passage. Ce fut vainement que plusieurs de ces militaires firent observer à leur chef le danger qu'il y avait pour eux à passer sur ce pont. L'officier autrichien leur réitéra ses ordres, auxquels ces malheureux eurent le tort de se soumettre, et la catastrophe redoutée arriva. Le pont s'est écroulé instantanément, et deux cents hommes ont trouvé la mort dans la rivière profonde qu'ils traversaient.

“ L'officier qui marchait à leur tête, et avait prudemment pris quelque avance sur eux, a atteint sain et sauf la rive opposée.”

Tnivers.

ALGÉRIE.

—On lit dans le *Sémaphore de Marseille* :

La *Ville-de-Bordeaux*, capitaine Combes, arrivée avant-hier dans la nuit à Marseille, a apporté une nouvelle de la nature la plus affligante. C'est la troisième nouvelle de ce genre qui, dans un si court espace de temps, nous vient de notre colonie. Le paquebot la *Ville-de-Bordeaux* était au moment de quitter Alger, quand le bruit d'un échec essuyé par nos troupes commença à circuler dans leurs relations avec les officiers-supérieurs de l'armée de la province d'Oran, ne peuvent être que bien informés, venaient d'apprendre les fâcheux détails que l'on va lire et qui ont été malheureusement confirmés, à un des passagers de la *Ville-de-Bordeaux* par un des chefs de la marine militaire à Alger.

“ La garnison d'un petit camp avait demandé au général Cavaignac un renfort, que sa faiblesse numérique au milieu d'une contrée en pleine ré-

vôlte et traversée par les nombreuses bandes d'Abd-el-Kader, lui rendait extrêmement nécessaire. Afin de ne pas diminuer ses cadres, le général Cavaignac choisit dans les ambulances deux cents hommes qui furent jugés assez rétablis pour pouvoir tenir la campagne; on eut soin de prendre les plus valides parmi ces hommes, ceux enfin qui étaient en pleine convalescence. Seulement, un détachement de zouaves leur fut adjoint. Cette petite colonne se mit en marche; mais elle ne tarda pas à ce voir enveloppée par des nuées d'Arabes. C'était un détachement considérable des troupes d'Abd-el-Kader, qui se disposait à faire subir à nos deux cents soldats le triste sort des braves immolés à Djammâ Ghazaout. On ne pouvait, à moins de vouloir se faire tuer jusqu'au dernier et de fournir encore à ces atroces Arabes l'occasion d'une nouvelle boucherie, songer à se défendre. Les deux cents soldats se sont donc vus contraints, ce qui n'avait pas encore eu lieu en Afrique, de mettre bas les armes, et il sont devenus les prisonniers d'Abd-el-Kader."

Le *Messenger* garde le silence sur ces tristes nouvelles; nous avons encore l'espoir qu'elles ne seront pas confirmées.

HÀITI.

— Nous avons reçu de Port-au-Prince des nouvelles du 1er octobre. Ils contiennent de longs détails sur l'échouffourée révolutionnaire du colonel Bedouet qui, après avoir échoué, dans la nuit du 17 au 18 septembre, s'était réfugié à Léogane. Voici, sur la prise de cette ville par les troupes du gouvernement, un bulletin emprunté au *Manifeste*:

"Léogane a été enlevé aux rebelles. Le général Therlonge avait été exactement renseigné sur la situation de cette place. Ne pouvant plus contenir pas plus son ardeur personnelle que celle de sa troupe et des nombreux citoyens des environs de Léogane qui étaient venus se joindre à lui, il leva son camp de Gressier le vendredi soir à dix heures. Il confia l'avant-garde au général Désiré et lui donna son artillerie; cette avant-garde devait se porter de front contre la place; et le général Therlonge, ayant avec lui des hommes montés et des fantassins, contourna la place et y pénétra par le côté opposé, hier samedi, à trois heures du matin. Les insurgés ayant quatre pièces de canon chargées à mitraille, portaient toute leur attention vers le portail par où devait donner le général Désiré. Cependant, quoique surpris, ils eurent le temps de tourner leurs canons contre la colonne du général Therlonge: ce brave militaire, conservant toute sa présence d'esprit, ordonna un mouvement de droite et de gauche sur les galeries latérales de la rue dans laquelle il se trouvait; ce mouvement, promptement exécuté, neutralisa l'effet de l'artillerie des insurgés qui jouaient aussi de leur mousqueterie. Un seul homme de la troupe du gouvernement fut atteint. Mais le général Therlonge avait fait un appel aux officiers qui l'entouraient: tous, dociles à sa voix, vinrent le sabre en main, et chargèrent les artilleurs insurgés. Montés croisa le fer avec le général Therlonge lui-même. Mais le poignet de ce dernier ne sait pas laisser trop de chances à ses adversaires: Montés tomba sur l'une des pièces, et déjà les insurgés étaient en fuite.

"Le général Therlonge resta dans la place pour y faire respecter les personnes et les propriétés, les coupables seuls devant être frappés. L'ordre régna immédiatement dans ce lieu teint du sang précieux des Haïtiens, sang versé par une secte impie !.....

"Le général Désiré s'était porté à la recherche des fuyards. P. Paul fut bientôt atteint. L'ordre du jour d'hier, que nous publions, parle de Bedouet et de Ledoux; ce dernier est grièvement blessé."

VARIÉTÉS.

Destruction des chenilles et des insectes.—MM. Baumann frères, jardiniers à Boileviller, emploient avec succès, dans leurs pépinières, le moyen suivant pour détruire les chenilles: huit kilogrammes de suie réduite en poudre sont délayés dans six hectolitres d'eau. Lorsqu'on veut en faire usage on étend ce mélange d'une quantité d'eau qui porte à huit hectolitres cette sorte de lessive de suie, avec laquelle on arrose les branches et les feuilles des arbres, au moyen d'une pompe à main. Le lendemain de cette opération, on est sûr de trouver le sol couvert de toutes les chenilles détruites par ce moyen. Ces pépiniéristes ont de plus observé que les feuilles des arbres arrosées ainsi prennent un aspect de fraîcheur et de vigueur tout particulier. Pour la destruction des insectes rouges qui s'attaquent principalement aux asperges, ils font également usage de la suie, à l'état de poudre; faute de suie, il jettent sur les plants de la poussière de chaux.

... *Machine à coudre.*—Une machine aussi étonnante par sa simplicité que par la grandeur de ses résultats, destinée sans doute à produire une révolution dans l'industrie couturière, vient, après quinze années de transformations et de perfectionnements successifs depuis son invention, d'apparaître de nouveau dans le monde et d'être livrée à la publicité par son auteur. Cette machine est un métier à coudre. Exécuter environ deux cents points de couture à la minute; les agrandir ou les resserrer à volonté, au moyen d'une simple vis, se prêter à tous les contours, sinuosités et irrégularités de l'étoffe, et faire traverser à l'aiguille, sans efforts, sans aucun danger de rupture, les plus dures épaisseurs: tels sont ses incroyables résultats. Appliqué à la confection des habits de pacotille; il n'est aucune couture qu'il ne soit capable d'exécuter, à l'exception toutefois des boutonnières. L'auteur de cette petite merveille inventeur et perfectionneur tout à la fois, est M. Barthélemy Thimouner aîné tailleur à Amplepuis (Rhône).

AUTRICHE—Les secousses de tremblement de terre recommencent à Ra-

guse et tiennent les esprits en alarme. Le 16 août a eu lieu la première secousse à quatre heures trente huit minutes du soir. Ce mouvement précédé et suivi d'un grand mugissement souterrain, fut d'abord ondulatoire, puis saccadé, et dura huit secondes entières. Peu de minutes avant ce tremblement de terre, la mer s'éleva beaucoup au-dessus de son niveau accoutumé et submergea toute la chaussée de Gravosa. Le 17 on a également ressenti deux secousses saccadées, dont l'une à trois heures et demie, fut de deux secondes, et l'autre à neuf heures quarante-cinq minutes du soir a duré moins encore. Le 19, il y a encore eu une secousse très-violente, et une autre le 20. Le 19 août est la date du désastre de Monville.

A VENDRE,
A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,
LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

Livres

A L'USAGE DES

ECOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,
A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }
6 novembre 1845. }

V. BRASSART,

PROFESSEUR DE CLARINETTE,
ÈLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO,

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocalé, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JOHN RAFTER, 4ème. porte en montant la rue.

11 novembre 1845.

ORNEMENS D'ÉGLISE.
ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église:

Montréal, 15 septembre. 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)
" " " avec croix sur fond d'argent bruni, (uisant), broché en or, relevé et tout
2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto
ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto
UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto
CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto
LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porte, un CŒUR DE MARIE " or et argent "
N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.
New-York.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église; ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
 ORFROIS DE DALMATIQUES
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
 ÉTOILES PASTORALES
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
 FRANGES ET GALONS OR FIN
 " " OR MI-FIN,
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés, si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.
 New-York.

ATELIER DE RELIEUR.
CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSI:—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

DEMANDE D'INSTITUTEURS.

L'ON a besoin à la LONGUE POINTE d'un INSTITUTEUR. Il accomplirait mieux, s'il savait l'Anglais et le Français.

ON DEMANDE à St. CONSTANT, pour le 1er. de novembre prochain, un INSTITUTEUR capable de tenir une ÉCOLE MODÈLE, avec un bon certificat de capacité et de morale; un instituteur capable d'occuper une place comme bon chanteur, sera préféré et peut compter sur de bons émolumens. S'adresser à M. C. L. VINET, curé du lieu.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 CARTE GÉOGRAPHIQUE
 DU
 CANADA

ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c

PAR
 JOSEPH BOUCHIETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY
 Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.